

Il demanda la clef de son appartement.

On lui répondit que madame Grandier ne l'avait pas laissée en partant.

Il envoya chercher un serrurier pour ouvrir la porte.

Quand il se trouva seul, il versa des larmes brûlantes, des larmes de sang. Il ouvrit tous les meubles et put se convaincre que sa femme avait emporté tout ce qui, chez lui, était de quelque valeur ; une lampe à la main, il fureta partout. Il espérait trouver dans un tiroir ou sur un meuble une lettre, un écrit quelconque. Ses recherches furent vaines.

Il se jeta tout habillé sur son lit et passa la nuit dans un état pitoyable, envoyant sa malédiction à la misérable qui l'avait trompé. Mais en même temps il pensait à sa fille, à sa petite Virgine, et il sentait comme un baume s'infiltrer dans son cœur déchiré.

Dès qu'il fut jour, il partit pour aller embrasser son enfant, il sentait que près de sa fille seulement il pouvait trouver un peu de consolation, un adoucissement à son immense douleur.

Mais une nouvelle plus horrible encore l'attendait chez la nourrice. On lui apprit que madame Grandier avait retiré l'enfant. Le malheur du docteur était complet. Il fut pris d'un nouvel accès de désespoir furieux et se roula sur le sol comme un épileptique, en vomissant des imprécations de rage contre le ciel, les hommes, la terre, l'univers entier.

Puis, quand il fut calmé, il jura qu'il retrouverait sa fille et que, sans pitié, il tuerait sa femme.

Où était-elle allée, la malheureuse ? Où avait-elle caché son enfant ?

Le docteur se disait qu'il était impossible qu'il ne parvînt pas à les retrouver l'une et l'autre.

Il revint précipitamment à Paris, où son premier soin fut de faire argent de ses lettres de change. Ensuite, ayant confié la garde de son appartement aux concierges, il se mit à la recherche de son enfant, en même temps qu'il essayait de découvrir la retraite de l'épouse criminelle.

Il eut recours à ces agences secrètes et mystérieuses des Tricoche et Cacolet, et prodigua l'or pour atteindre son but. Lui-même ne restait pas inactif. Il fouilla Paris et ses environs dans tous les coins. Sans sommeil, mangeant à peine, toujours debout, il allait, il courait partout. Il traversa la France sur toutes ses routes, passant du nord au midi, de l'est à l'ouest. Il parcourut l'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, une partie de l'Allemagne. Rien !...

Cela lui prit plusieurs mois. Il revint à Paris complètement découragé et plus désespéré que jamais. N'ayant plus de force physique, en proie à un épuisement moral impossible à décrire, comprenant que toutes ses recherches seraient sans résultat, voyant le vide de sa vie, le néant de toutes les choses terrestres, il pensa à la mort et sourit à l'idée du suicide.

Un matin, il mit un papier dans la main de son concierge en lui disant :

— Ceci est un acte qui vous rend propriétaire de tout ce qu'il y a chez moi : vous en ferez ce que vous voudrez.

Et sans pouvoir répondre aux questions qu'on lui adressait, il partit.

Né dans les Ardennes, il voulut revoir, avant de dire adieu à la vie, le pays où il avait vécu ses premières années. Il y a de ces souvenirs heureux, qui reviennent toujours dans les moments supérieurs.

Quand il eut vu, sans y entrer, la maison où sa mère l'avait mis au monde, et qu'il eut entendu le son de la cloche qui avait sonné son baptême, il fut satisfait.

Il marcha droit devant lui, ne sachant où il dirigeait ses pas ; et c'est ainsi qu'il arriva au bord de la Vrille à l'endroit où, quelques minutes après, Manette Biron tentait de se noyer pour aller retrouver sa mère.

XIII

Nous retrouvons le docteur Elisée Grandier et Manette Biron dans l'Inde, au Bengale, le pays des brahmanes, des nababs, des rajahs et des tigres.

En se fixant à Djhenapour avec Manette, qu'il appelait sa sœur, Elisée Grandier s'annonça comme médecin et commença avec une partie de l'argent qui lui restait, à acheter les produits

nécessaires pour ouvrir une officine de pharmacien. Il sentit qu'il y avait nécessité pour lui de mettre en pratique les connaissances spéciales qu'il avait acquises à Paris.

Il étudia avec intérêt et beaucoup d'ardeur une infinité de plantes et de fleurs qui lui étaient encore inconnues. Il faisait avec Manette, qui ne le quittait presque jamais, de longues excursions : ils allaient herboriser au milieu des jungles, grimpaient sur les hauteurs et pénétraient souvent au fond de ces gorges profondes où, pendant le jour, le tigre dort à l'abri des rayons trop ardents du soleil.

Chargés de leur moisson de plantes recueillies avec beaucoup de peine et en bravant mille dangers, ils revenaient à Djhenapour. Alors le chimiste s'emparait des richesses du botaniste.

Manette l'assistait également dans ce nouveau travail. Il en avait fait son élève, et comme il lui trouvait des dispositions admirables pour apprendre, et que, désireuse de lui être agréable et voulant se rendre utile, elle saisissait d'une façon merveilleuse les choses les plus compliquées et les plus abstraites, il prit plaisir à l'instruire et elle fit des progrès rapides, ce qui lui permit bientôt de pouvoir le seconder et de lui être d'un très grand secours.

Persuadé qu'on peut découvrir des remèdes pour toutes les maladies du corps, comme des antidotes pour tous les poisons, le docteur Grandier voulut trouver le moyen de guérir certaines maladies appartenant au climat des Indes, en cherchant le remède dans les plantes qui naissent sous ce même climat.

Ce fut un travail extrêmement laborieux ; mais avec sa volonté patiente, jointe au désir de faire du bien à ses semblables, le vaillant docteur triompha des difficultés. Une fois de plus, dans cette lutte de l'intelligence active contre la matière inerte, l'homme fut vainqueur. La chimie obtint gain de cause.

Le docteur Grandier eut ainsi la satisfaction et la gloire d'avoir ravi à la nature quelques uns de ses précieux secrets.

Plusieurs maladies, réputées incurables, guéries par lui, vinrent lui confirmer qu'il avait obtenu les résultats espérés par ses recherches. En même temps il avait attiré l'attention sur lui et bientôt, dans les pays, on ne parla plus que du célèbre médecin français, lequel, disait-on, possédait des recettes infaillibles pour guérir toutes les maladies, fermer et cicatriser toutes les plaies, détruire dans le corps tous les poisons.

Après avoir été longtemps le médecin des classes inférieures du peuple hindou, il vit venir à lui tout à coup, les personnages les plus importants du Bengale soit par leur richesse, soit par la position qu'ils occupaient. Sa renommée s'étendit bien au delà du district ; elle alla jusqu'à Calcutta, Dacca, Hough, Perneoh, Radjmahad et même Ceylan. On venait le voir et le consulter de très loin, on l'envoyait chercher de partout.

Il ne fixait jamais le prix des visites qu'il faisait aussi bien aux pauvres qu'aux riches ; mais ceux-ci, sachant qu'il soignait gratuitement les premiers, tenaient à honorer en lui le bienfaiteur de tous et le récompensaient dignement.

Et quand il avait le bonheur d'arracher son malade à la mort, on lui donnait de l'or sans compter, à pleines mains. S'il lui arrivait de dire : " C'est trop ! " on traduisait ces mots dans le sens contraire, et on doublait ou triplait la somme. Il fallait qu'il acceptât. On lui faisait comprendre qu'il n'avait pas le droit de limiter la reconnaissance. Il recevait en outre des présents magnifiques qui avaient souvent plus de valeur que ce qu'on lui avait déjà donné. Il en était arrivé à ne plus oser faire aucune observation et à recevoir tout ce qu'on lui offrait.

Les riches Hindous le payaient rarement avec de l'or ; mais ils lui mettaient dans la main une, deux et quelques fois même trois ou quatre pierres précieuses.

Le docteur acceptait ; il le fallait bien, autrement on aurait considéré son refus comme une offense.

Souvent il disait à Manette :
— Ces gens-là sont tous fous : ils m'enrichissent malgré moi. Que veulent-ils donc que je fasse de

Il jetait l'or dans un coffre et les pierres fines dans une cassette.

Or, à force d'y mettre, le coffre s'emplissait et la cassette aussi.

Il y avait dans celle-ci des brillants magnifiques, des perles de toute beauté, des émeraudes superbes et plusieurs merveilleux rubis, la pierre la plus rare et la plus riche lorsqu'elle atteint une certaine grosseur.

Le docteur n'aimait pas à penser à sa fortune, et moins encore à regarder ses trésors. Cela le faisait pleurer, car alors il pensait à sa famille à jamais perdue pour lui, qui était morte peut-être. Il se disait :

— Devenir riche, posséder des millions, c'est bon pour ceux qui ont des enfants ; mais après moi et après Manette, qui a sa part de tout et qui ne se mariera probablement jamais, que deviendra tout cet or qu'on me donne ? Que deviendront ces bijoux qui pourraient être l'apanage d'une jeune reine ?

Manette n'avait pas les mêmes susceptibilités, ni les mêmes raisons pour être indifférente et détourner les yeux du coffre-fort et de la cassette dernière. Les feux, la lumière, les étincelles qui s'en échappaient comme d'un foyer ardent réjouissaient sa vue. Elle s'amusait à faire rouler les perles sur une table comme des billes et ruisseler les diamants dans ses mains. Elle prenait un plaisir infini à voir les feux de diverses couleurs que les pierres rendaient à la lumière. Même en vieillissant, Manette avait toujours conservé en elle quelque chose de l'enfant. Du reste, elle n'aurait pas été femme si elle n'eût éprouvé aucune émotion à la vue de cette superbe réunion de pierres.

Elle fit une étude spéciale des pierres fines, et bientôt par sa forme, son poids, son eau et la façon dont elle était taillée, elle connut la valeur réelle de chaque brillant, de chaque émeraude, de chaque rubis. Après cela, en faisant une simple addition, elle pouvait dire approximativement le chiffre de la fortune contenue dans la cassette.

Elle ne partageait pas les idées du docteur, qui trouvait fort inutile de devenir riche. Elle avait de l'ambition pour lui.

— La fortune n'est jamais à dédaigner, lui disait-elle ; elle est venue à vous, il faut l'accepter. Vous serez peut-être bien heureux un jour de la posséder, si vous êtes pris par le désir de revoir la France.

Elisée secouait tristement la tête, poussait un soupir et répondait :

— Je suis exilé pour toujours ; je mourrai sur cette terre hospitalière.

Ah ! si on était venu lui dire : " Votre fille, l'enfant que vous pleurez toujours, existe ; elle a besoin de vous, elle vous appelle, vous attend, " il n'aurait pas parlé ainsi. Mais depuis qu'il est devenu riche, il avait envoyé en France des sommes considérables qui furent employées à faire des recherches pour retrouver mademoiselle Virgine Grandier. Combien avait-il dépensé pour cela ? Il n'aurait su le dire. Il avait écrit des centaines de lettres, et tout cela inutilement. Derrière elles, sa femme et sa fille n'avaient laissé aucune trace.

Le docteur n'avait plus d'espoir et il en était arrivé à croire que sa fille n'existait plus.

La blessure profonde qu'il avait au cœur ne put se cicatriser. Il n'avait pas, comme Manette, laissé sa douleur au bord de la rivière de Marangue. Cependant, saisi d'une activité dévorante, se consacrant tout entier au service des êtres malheureux et souffrants, il trouva un peu d'adoucissement à son chagrin.

Il y a des outrages qu'on n'oublie jamais, des regrets qui ne peuvent s'éteindre. Le Dr Grandier devait toujours se souvenir et toujours regretter.

Elisée continuait à appeler Manette : ma sœur, comme celle-ci appelait le docteur : mon frère.

Et ceux qu'ils admettaient dans leur intimité pouvaient croire qu'ils étaient réellement frère et sœur, tellement l'affection qu'ils avaient l'un pour l'autre était sincère, touchante et pleine de sollicitude.

De leur rencontre, dans un temps solennel et terrible, devait naître l'amitié fraternelle qui les unissait.